



EXPERIENCIA
ANDALUSÍ
GUADAJOZ CAMPIÑA ESTE CÓRDOBA

Chroniques du Guadajoz Andalou

Un voyage à travers la mémoire vivante
des villages d'al-Andalus
dans la région cordouane
du Guadajoz.



Financiado por
la Unión Europea
NextGenerationEU



GOBIERNO
DE ESPAÑA

MINISTERIO
DE INDUSTRIA
Y TURISMO



Plan de
Recuperación,
Transformación
y Resiliencia



Mancomunidad de municipios

GUADAJOZ y
CAMPIÑA ESTE

PROLOGUE

Carmen avait entamé de bonne heure son itinéraire de randonnée, suivant le cours du fleuve Guadajoz et parcourant un tronçon du Chemin Mozarabe. Elle marchait seule, avec pour seule compagnie le murmure constant du fleuve, le souffle du vent dans les feuilles des arbres et les discrets bruissements de la faune parmi les branches et les roseaux.

À midi, elle atteignit le Pont de Pierre, aux abords de Baena. Le fleuve s'écoulait paisiblement entre ses berges renforcées, et les eucalyptus offraient une ombre fraîche et pure.

Là, elle s'arrêta. Elle étendit sa couverture sur le sol et sortit avec soin le repas que sa mère lui avait préparé avec amour : une salade d'aubergines et de courgettes parfumée à la coriandre et aux agrumes, et de petits rouleaux de miel fourrés de fruits secs. «Mange lentement et savoure —lui avait-elle dit—. Ce sont des recettes d'époque andalouse, comme celles que l'on dégustait il y a des siècles au bord de ce même fleuve. »

Alors elle mangea sans hâte, laissant chaque bouchée la rapprocher un peu plus de cette époque lointaine.

Les aubergines, légèrement dorées, tendres et douces, se mêlaient à la fraîcheur des agrumes ; la courgette, avec sa texture fraîche et presque croquante, apportait de la légèreté, et l'ensemble était enveloppé du parfum vert de la coriandre. Puis vinrent les rouleaux : le croustillant de la pâte feuilletée et la douceur du miel de fleur d'oranger se combinaient parfaitement avec la note terreuse des fruits secs.

Le ventre rassasié, Carmen se laissa envelopper par la fraîcheur de l'ombre tandis qu'une douce brise caressait son visage. Elle s'allongea. Respira profondément. Le murmure de l'eau, le léger craquement des branches, la senteur subtile de cannelle encore sur son palais...

Ses paupières s'alourdissaient de plus en plus et, en quelques minutes, elle s'endormit.

CHAPITRE 1

ESPEJO

Carmen ouvrit les yeux et se retrouva au sommet d'une construction sobre et austère qui dominait la campagne. Ce qu'elle avait devant elle, c'était al-Qal'a, l'ancienne forteresse andalouse qui est aujourd'hui le château d'Espejo : une tour défensive, mais sans une ville encore construite autour.

À quelques pas d'elle, un homme vêtu d'une tunique claire, tenant un bâton de bois et au visage marqué par le temps, observait l'horizon en silence. Il ne semblait pas surpris de la voir, et Carmen non plus ne fut pas effrayée en l'apercevant. C'était comme si elle l'avait attendu.

— Tu es arrivée, dit-il sans se retourner. Et tu es arrivée à temps.

— À temps pour quoi ? — demanda Carmen, sans encore comprendre tout à fait où elle se trouvait.

— Pour découvrir les secrets andalous de la région cordouane du Guadajoz — répondit le vieil homme d'une voix posée —. La sagesse de ses habitants, le travail de mains anonymes... et les pierres que nous avons dressées pour que le temps ne nous oublie pas.

Il se tourna vers elle avec une expression sereine.

— Je suis Qāsim b. Aşbag, de Bayyāna. Juriste, historien, maître de califes... et porteur de mémoire. Mais ce que je sais, je ne l'ai pas seulement appris dans les livres, aussi auprès des hommes et des femmes qui ont donné vie à ces terres. Viens. Cette contrée garde encore des histoires qui méritent d'être entendues.

Carmen s'approcha, confuse et fascinée à parts égales.

Depuis les hauteurs, le paysage se déployait en collines douces, en oliveraies infinies et en chemins poussiéreux qui se croisaient comme des veines. Au loin, les silhouettes bleuâtres des sierras et, au-delà, la ligne invisible où commençait le royaume nasride.

—Nous sommes à Espejo —dit Carmen à voix basse, presque surprise de s'entendre—. Je le reconnais... mais il paraît différent.

Qāsim acquiesça lentement, sans détourner les yeux de l'horizon.

—Il l'est, mais pas l'Espejo que tu connais. Voici l'Espejo à l'époque andalouse : plus petit et plus humble, mais vivant.

—Et qu'était exactement cet endroit à votre époque ? —demanda-t-elle d'un ton presque révérencieux.

—Al-Qal'a, ce qui signifie 'la forteresse'. C'était tout : une tour, une cour et une citerne souterraine. À l'époque andalouse, ce sommet était un bastion de surveillance. D'ici on contrôlait trois routes : vers le nord, Qurṭuba (Cordoue) ; à l'est, Qāšruh (Castro del Río) ; au sud, Bayyāna (Baena) et, au-delà, l'ancienne route de Gharnāṭah (Grenade).

—La Route du Califat ? —dit Carmen.

Qāsim sourit.

—C'est ainsi que vous l'appellez maintenant. Beau nom. Par ici passaient les émissaires de l'émir, les percepteurs d'impôts, les caravaniers avec leurs mules chargées de soies, de sel et d'épices. Des soldats aussi, bien sûr. Parfois les nôtres, parfois non.

—Aujourd'hui aussi elle est utilisée —interrompt Carmen—. Mais plus comme autrefois. C'est désormais un itinéraire culturel. Il va de Cordoue à Grenade et passe par ici, par Espejo. Il y a même des gens qui le font à vélo, ces machines à roues que l'on fait avancer en pédalant.

Qāsim l'observa attentivement.

—Cela me plaît. Que les gens empruntent encore les anciennes routes, même avec ces machines à roues.

Il garda un instant de silence, comme quelqu'un qui ordonne ses souvenirs avant de les partager. Puis il reprit :

— Cette colline avait déjà été choisie bien avant nous. Elle fut Ucubi à l'époque ibère, mais elle s'allia avec Jules César durant les guerres civiles romaines et Pompée la rasa. Ensuite, on la reconstruisit et on l'appela Attubi. Les Romains y établirent leur poste, leur *specula*, mais ce fut sous les Omeyyades qu'elle prit sa forme actuelle : une alquería fortifiée, un guetteur de ces terres.

Qāsim s'arrêta au centre de la cour, où les arcs projetaient des ombres courbes sur le sol de pierre.

— La citerne est juste en dessous — dit-il, en montrant une ouverture dans le pavage, protégée par une margelle de pierre.

Ils descendirent par un escalier qui menait à la citerne souterraine. L'air changea aussitôt : plus frais, plus dense. Les murs blanchis à la chaux brillaient de l'humidité accumulée au fil des siècles.

— Ici nous recueillons la pluie — expliqua Qāsim tandis que ses pas résonnaient doucement dans la voûte —. Dans une terre comme celle-ci, l'eau est synonyme de vie, de résistance et de souveraineté. Tant qu'il y a de l'eau ici en bas, la forteresse peut résister plus longtemps aux sièges.

Carmen caressa le mur du bout des doigts, laissant la fraîcheur glisser sur sa peau.

— Ce n'est pas la seule citerne que j'ai vue à Espejo — dit-elle —. À la sortie, près de l'ancienne chaussée, il y en a une autre, de l'époque romaine. Elle est bien conservée, restaurée, et on peut la visiter.

Un bref silence s'installa. L'écho de leurs voix semblait se perdre entre les pierres, comme si celles-ci gardaient encore les rumeurs d'autres temps.

— À mon époque — ajouta Carmen en baissant un peu la voix —, certains affirment que ce puits est relié à des tunnels secrets. On dit que l'un d'eux mène jusqu'à l'Albuhera. Personne ne les a trouvés, mais certains y croient encore.

Ils remontèrent de nouveau vers la cour, laissant derrière eux la pénombre de la citerne. Déjà à l'intérieur du château, Carmen parcourut l'espace du regard, reconnaissant certains éléments qui, à son époque, étaient encore conservés.

—On l'appelle aujourd'hui le Château d'Espejo, ou Château Ducal. Il fut agrandi des siècles plus tard par un chevalier chrétien, Pay Arias de Castro. On y ajouta des tours, des blasons, des murailles... Aujourd'hui il appartient à une famille noble. Il est bien conservé, avec des meubles anciens, des armes historiques et des pièces restaurées. C'est un lieu qui impose.

Elle s'arrêta un instant, songeuse.

—Tout cela fait partie de son histoire et possède une grande valeur, mais ce que tu es en train de me montrer... révèle une couche supplémentaire. C'est incroyable ce qu'une structure comme celle-ci peut cacher, tant de vies superposées dans une même pierre.

Qāsim acquiesça, avec un demi-sourire.

—Voilà ce qui est fascinant dans ces lieux : ils n'ont pas une seule origine, mais plusieurs. Chaque époque a laissé sa trace. Et chaque couche parle, si tu sais écouter.

Il se tourna vers la sortie et leva son bâton, l'invitant à le suivre.

—Viens. Ceci n'était que le commencement. Maintenant je vais t'emmener dans un endroit où la pierre se transforme en sel, et où la terre garde encore la saveur d'autres siècles.

Le chemin commença à descendre doucement entre les oliveraies. Le terrain changeait, devenant plus blanchâtre, crevassé, parsemé de croûtes de sel qui étincelaient sous le soleil du matin.

Bientôt, le terrain s'ouvrit sur une esplanade. Devant eux, une succession de bassins et de canaux formaient un mosaïque resplendissante. Certains étaient secs, d'autres recouverts d'une fine pellicule d'eau qui reflétait le ciel comme un miroir.

—Voici les salines —dit Qāsim—.Elles nous sont très précieuses, car elles représentent la stabilité. Tant que le sel jaillit, il y aura quelque chose à conserver, quelque chose avec quoi commercer... et quelque chose à protéger.

Carmen s'approcha de l'un des bassins. La surface formait des motifs craquelés par l'évaporation, et sur les bords apparaissaient d'anciennes conduites, semblables à celles qui se conservent encore à son époque.

—Voici les Salines de Duernas —dit-elle—. Elles sont encore actives et produisent près de trois mille tonnes de sel par an. L'eau ici est quatre fois plus salée que celle de la mer. Autrefois, on l'extrayait avec des norias tirées par des animaux, puis avec des mécanismes plus perfectionnés. Aujourd'hui, on le fait avec des pompes, mais beaucoup de choses restent presque identiques.

—Alors le cycle ne s'est pas rompu —dit Qāsim avec un sourire serein—. Cette terre transpire du sel depuis des temps anciens, et nous aussi l'utilisions à l'époque andalouse. Il ne sert pas seulement à conserver les aliments, il est aussi essentiel pour la digestion du bétail.

Il s'arrêta près de l'un des bassins asséchés et se pencha pour ramasser une poignée de cristaux.

—Nous l'utilisions également comme remède : pour nettoyer les plaies, provoquer le vomissement ou même rendre l'appétit. Ibn al-Bayṭār, un savant de mon temps, dit qu'il peut réveiller le cœur. Mais il avertit aussi qu'en abuser nuit à la vue et au sang. Comme tout pouvoir, il demande mesure.

—Et est-il facile à obtenir ? —demanda Carmen.

—Il n'est pas rare, mais il est réglementé. L'État —le walī, le gouverneur— contrôle souvent son extraction. Dans certains endroits, on paye une taxe pour chaque charge. Et dans les souks, il y a toujours un étal de sel.

Ils s'arrêtèrent au bord d'un grand bassin qui contenait encore de l'eau. Le reflet y était si net qu'il ressemblait à une porte ouverte vers un autre ciel.

—Ici aussi arrivait la mémoire —dit Qāsim—. Certains croyaient que le sel aidait à ne pas oublier. C'est pourquoi, dans certaines tombes, on déposait quelques grains, pour que l'âme se souvienne du chemin.

—Et pourtant —ajouta Carmen—, presque personne ne sait que cela existait déjà à l'époque andalouse. Que le sel était plus qu'une ressource: il faisait partie d'une culture vivante.

—C'est pour cela que nous sommes ici —répliqua Qāsim—. Pour voir ce qui demeure, même si le temps l'a revêtu autrement.

Une brise douce, chargée du parfum sec et minéral des salines, leur caressait le visage. Carmen et Qāsim se regardèrent un instant et, sans rien ajouter de plus, poursuivirent leur marche.

CHAPITRE 2

CASTRO DEL RÍO

Le sentier descendait en suivant la courbe du fleuve, longeant potagers et oliveraies, jusqu'à ce que le terrain s'élève de nouveau pour laisser apparaître un beau village. De loin, Carmen put distinguer le profil inconfondible d'une tour robuste et de murailles dorées par le soleil.

—Castro del Río —murmura-t-elle, comme si le nom s'était détaché du paysage lui-même.

Ils montèrent par des ruelles étroites et pavées jusqu'à atteindre la partie haute du village. Là, dominant l'horizon, se dressait la forteresse.

Qāsim s'arrêta un instant, contemplant les tours découpées sur le ciel.

—Voilà une autre de nos clés —dit-il avec sérénité—. Une forteresse d'où l'on surveille toute la vallée du Guadajoz. Compacte comme un poing fermé, flanquée de quatre tours. Dans les entrailles de l'une d'elles, nous gardons une citerne profonde, de brique, avec un oculus ouvert au ciel, qui nous donne de l'eau même pendant les jours les plus secs. Tu vois ces murs ? Du pisé durci, une maçonnerie de siècles.

—C'est impressionnant... —murmura Carmen, en s'arrêtant dans la cour d'armes—. À mon époque elle se dresse encore, bien que transformée. On l'appelle château-forteresse et on dit qu'il conserve des parties de cette époque, mais aussi d'autres plus tardives. Il a même une tour de l'hommage.

—Une quoi ? —demanda Qāsim en arquant un sourcil.

—Une tour noble, centrale, comme symbole de pouvoir. Ils la reconstruisent des siècles plus tard, quand ce n'est déjà plus une frontière, mais une possession consolidée —expliqua-t-elle en avançant de quelques pas, observant autour d'elle avec attention—. Ils ajoutent de nouvelles structures, font des modifications, la restaurent, mais ils continuent à bâtir sur ce qui existait déjà. Ces murs de pisé —Carmen effleura la surface rugueuse du bout des doigts— «sont toujours là.

—Cela ne m'étonne pas —acquiesça Qāsim—. Quand quelque chose est bien pensé dès le début, il n'est pas nécessaire de repartir de zéro. Regarde autour de toi. Les murailles encerclent le promontoire comme des serpents de pierre. Elles ne suivent pas de lignes droites, elles s'adaptent au terrain. C'est ainsi que l'on construit de vraies défenses.

Il fit une pause, observant avec fierté le chemin de ronde.

—Chaque tour a sa raison d'être. Certaines abritent des salles voûtées où les sentinelles se reposent entre deux tours de garde. Nous en sommes déjà à quarante, et nous n'avons pas terminé. Si la frontière l'exige, on en élèvera davantage. Cet endroit ne se rend pas.

Qāsim fit quelques pas jusqu'au chemin de ronde, d'où l'on voyait la ville.

—Tout cela ne fait qu'un seul corps —dit-il, en regardant les maisons qui s'étendaient sur la pente—. Le château, les murailles, les maisons entassées plus bas. Les ruelles étroites, les murs blanchis à la chaux, les portes de bois sans ornements. Ici est née la ville. Nous l'appelons madīna.

— Et nous, bien des siècles plus tard, nous l'appelons le 'Barrio de la Villa' —commenta Carmen avec un sourire—. Il conserve encore cette structure, bien qu'avec d'autres usages et coutumes. Mais il continue de battre.

Qāsim pivota légèrement et, en désignant une rue qui descendait entre des murs blanchis à la chaux, ajouta:

—Viens. Tu as déjà vu l'endroit d'en haut. Maintenant, il faut le parcourir.

La brise descendait la rue tandis qu'ils s'enfonçaient dans le cœur de la médina. Le terrain s'adoucissait et les murailles restaient derrière eux.

Carmen observa autour d'elle avec attention. Les maisons, blanchies à la chaux et modestes, se serraient les unes contre les autres comme pour chercher refuge contre le soleil. Les rues étaient étroites, en pente, et tournaient brusquement à certains endroits. Des arcs de brique traversaient d'un côté à l'autre, reliant des façades ou formant des passages ombragés.

—Cela ressemble beaucoup à la Judería de Cordoue —murmura-t-elle—. Cette impression que tout est fait pour garder l'ombre et la fraîcheur.

Sur une petite place, plusieurs enfants jouaient à lancer de petits cailloux dans un bol en terre cuite. Une femme se penchait d'un balcon bas avec un panier de figues. Plus loin, un vieil homme se recroquevillait sur une chaise tout en tressant des cordes.

—Ici vit le peuple simple —dit Qāsim—. Commerçants, artisans, cultivateurs. Ceux qui font respirer tout cela.

Carmen observait tout avec un mélange de respect et de tendresse. Dans ce quartier, si différent et en même temps si familier, elle percevait une harmonie désordonnée, vivante et belle.

—Dans le futur, beaucoup de tout cela sera encore conservé. Les ruelles, les façades blanches, même certains arcs. Les voyageurs continuent de s'y perdre, cherchant une auberge... surtout les pèlerins qui font le Chemin Mozarabe de Saint-Jacques.

Finalement, ils s'arrêtèrent devant un bâtiment plus grand, discret mais solide. Une bande de briques encadrait l'entrée. Sur le côté, une tour carrée de proportions sobres s'élevait au-dessus des toits, avec son couronnement d'arceaux aveugles donnant accès au minaret.

—Nous y voilà —dit Qāsim—. La alḡāma. La grande mosquée de Qasr el-Riyya. »

Il poussa doucement la porte et ils entrèrent. L'intérieur était baigné d'une lumière tamisée qui descendait de petites ouvertures en hauteur. Le sol était fait de dalles simples, et une odeur de bois et de chaux flottait dans l'air. Depuis le patio attenant, ouvert sur le jardin, arrivait un doux parfum de fleur d'oranger. Au fond, le mihrab s'ouvrait comme une coquille sculptée, orientée vers la Mecque.

—Ce n'est pas seulement un lieu de prière —expliqua Qāsim en marchant entre les colonnes—. C'est aussi un refuge pour la pensée. Ici, on écoute la voix du

l'imam, mais aussi celle du propre cœur, et il n'est pas rare de voir comment chaque vendredi cet espace se remplit de vie : certains viennent prier, d'autres chercher le savoir, et d'autres encore n'ont besoin que de s'arrêter un instant et de respirer un peu de paix.

Carmen passait doucement la main sur l'un des piliers.

—C'est impressionnant comme on respire encore un peu de cela... —murmura-t-elle—. Même si ce n'est plus une mosquée : aujourd'hui c'est la paroisse de Notre-Dame de l'Assomption. Peu après la conquête, en 1240, la mosquée fut transformée en église. Mais le minaret est resté... et on l'a utilisé comme clocher. De l'extérieur, on le remarque encore.

Qāsim s'arrêta, surpris.

—Et qu'est-ce qui reste d'autre ?

—Quelques éléments. Le bâtiment que tu vois a beaucoup été modifié, surtout au XVI^e siècle, quand il a pris cette forme d'église mudéjare qu'il conserve encore. Il a trois nefs, avec des chapelles latérales, et un curieux mélange de styles. Il y a un arc en fer à cheval almohade qui a survécu dans l'un des murs... et quelques colonnes, comme celles-ci, qui furent réemployées d'ici même. Ou même de ruines romaines.

—La pierre n'oublie pas —dit Qāsim en touchant la colonne du bout des doigts—. Les murs peuvent se transformer, servir à d'autres fonctions, même se rendre à d'autres croyances... mais la mémoire ne les abandonne pas.

—Cet endroit reste très important pour beaucoup. À la Semaine Sainte, l'une des processions les plus chères du village en sort. Et bien que l'édifice ait changé, il reste un lieu de rencontre : les gens entrent, regardent, s'assoient, prient... ou gardent simplement le silence, comme tu le disais.

Qāsim contempla l'espace apaisé.

—Peut-être que tout n'est pas si différent entre ces murs, après tout.

En sortant de la mosquée, la lumière les enveloppa de nouveau. À ce moment-là, une rafale d'air monta de la rue et apporta avec elle une odeur épicée, chaude et grillée. Carmen ferma les yeux et inspira.

—Tu sens ça ? Ça sent délicieusement bon. J'ai une faim très peu discrète.

Qāsim rit doucement.

— Attends encore un peu. Je connais une maison où, à coup sûr, on est en train de cuisiner quelque chose de savoureux à cette heure-ci. C'est celle d'un ami à moi, il vit avec sa famille dans une ferme non loin d'ici. Sa femme, Lubna, cuisine comme peu d'autres. Et lui travaille le bois d'olivier, et l'huile qu'il utilise chez lui, il l'a pressée lui-même. Toute sa famille l'aide dans tout. Allons-y, ce n'est pas loin.

CHAPITRE 2.1

LLANO DEL ESPINAR

Ils laissèrent derrière eux les rues du quartier et sortirent du noyau urbain par un sentier poussiéreux qui s'ouvrait entre de petits potagers et des oliveraies.

Au bout d'un moment, au loin, apparut une petite ferme entourée d'arbres et close d'un muret de pierre bas. On entendait le bêlement d'une chèvre et le martèlement rythmique du bois. Et, mêlé à ces sons, la brise apportait l'arôme inconfondable de quelque chose frit dans une bonne huile.

—Cet endroit... —murmura Carmen avec une expression soudaine de reconnaissance—. C'est Llano del Espinar. Bien sûr. Je ne l'avais pas identifié de loin, mais maintenant oui.

Un homme d'âge mûr, aux mains calleuses et au regard bienveillant, sortit pour les accueillir à la porte de la cour.

—Muqaddam, frère ! —salua Qāsim avec un sourire sincère tandis qu'ils s'étreignaient—. Comme le temps a passé !

Muqaddam acquiesça chaleureusement.

—Trop, Qāsim. Il était temps.

—Je te présente Carmen —ajouta Qāsim en se tournant vers elle—. Elle vient de très loin. Plus que tu ne l'imagines.

—Sois la bienvenue, sœur—dit Muqaddam avec un sourire et les yeux allumés de curiosité—. Entrez, entrez. Lubna est en train de finir de frire les dernières.

À ce moment-là, une femme sortit de la cuisine avec un plat entre les mains, encore fumant.

—Je ne sais pas pourquoi, mais aujourd'hui j'ai senti que je devais préparer davantage de nourriture... et voilà.

C'était Lubna, au visage aimable et aux mains fermes. Elle leur adressa un sourire paisible et les conduisit vers le porche, où une table basse recouverte d'un linge simple les attendait à l'ombre des roseaux secs. Elle y déposa un plat de petites boulettes dorées et fumantes, à côté d'une cruche d'eau fraîche parfumée de feuilles de menthe.

—Boulettes de poulet avec pistaches, chapelure, un peu de cannelle et de coriandre moulue —dit Lubna en posant le plat au centre—. Mais le secret réside dans l'huile d'olive que nous préparons ici même.

Muqaddam acquiesça avec fierté.

—Et il n'est pas besoin d'invitation pour s'asseoir. Allez, mangez tant que c'est chaud.

Après avoir béni les aliments d'un bref « Bismillah », Carmen en prit une du bout des doigts, la trempa dans un peu de jus de citron et la goûta avec une expression conquise.

—Je ne sais pas si je suis dans le passé... ou au paradis. Tu sais ? À mon époque, Castro del Río est célèbre pour la morue, un poisson venu de mers lointaines.

Lubna la regarda, surprise.

—Vraiment ! —s'exclama Carmen—. C'est devenu un emblème de la gastronomie. Chaque année, on organise un concours gastronomique de la morue, qui attire la moitié du monde : il y a des concours, du vin, des produits typiques... toute une fête.

Lubna sourit, tout en trempant une des boulettes dans le citron.

—C'est bien —dit-elle enfin—. Les recettes changent, mais ce qui reste toujours, c'est l'envie de bien manger.

Devant eux, dans le jardin, les enfants de Muqaddam jouaient au sol avec de petites figurines sculptées dans le bois. Carmen les regarda avec un sourire, étonnée par la délicatesse des formes.

—Qu'ils sont jolis... d'où viennent-ils ? —demanda Carmen avec curiosité.

—Nous les avons faits ensemble, à l'atelier. Parfois nous travaillons... et parfois nous jouons à travailler.

Il s'adossa légèrement sur le banc, d'un air tranquille.

—Ici, nous vivons de ce que l'olivier nous donne —dit Muqaddam avec sérénité. —Je travaille le bois et je le vends aux gens du coin ; certains viennent même d'autres alquerías uniquement pour me commander des meubles ou chercher de l'huile. Le pressoir est juste derrière, à côté des oliviers les plus anciens. Il n'est pas grand, mais il suffit. Nous utilisons une presse à levier, comme le faisaient nos ancêtres : l'essentiel est de bien traiter le fruit et de laisser le temps faire sa part. »

Carmen remarqua le coin de l'atelier, où reposaient un établi, des outils accrochés au mur et deux meubles en cours de fabrication : une chaise et un petit coffre.

—À mon époque, Castro del Río est encore reconnu pour le bois d'olivier. Aujourd'hui encore, on fabrique des meubles en olivier qui parviennent jusqu'aux coins les plus lointains du monde. Les belles pièces se font avec du bois ancien, d'arbres qui ne donnent plus de fruits. On l'enterre dans la terre ou dans le sable pendant des mois pour le débarrasser des insectes, puis on le travaille avec de la joncaille.

Muqaddam la regarda avec un mélange de surprise et de satisfaction.

—Alors il semble que le bon artisanat ait su rester vivant. Si nous laissons cela se perdre, ce n'est pas seulement un système de production qui disparaît : ce sont nos racines.

Qāsim ne disait rien. Il mangeait lentement, les yeux paisibles, comme si tout, dans cette cour —la nourriture, le soleil, l'odeur de fleur d'oranger dans le jardin— était exactement comme cela devait être.

Carmen leva les yeux vers les champs d'oliviers.

—Comme c'est curieux. On voyage des siècles en arrière pour découvrir le passé... et l'on se retrouve avec ce qui devrait être l'avenir.

CHAPITRE 3

NUEVA CARTEYA

Après le repas, ils remercièrent Muqaddam et Lubna pour leur hospitalité. L'artisan et son épouse les raccompagnèrent jusqu'au portail. Carmen rangea avec soin le petit baluchon de pain et de dattes que Lubna leur avait remis « pour le chemin ». Peu après, ils reprirent la route.

Le sentier serpentait entre des collines douces et des champs ondulant sous la brise. Le soleil, déjà haut, faisait scintiller les oliveraies, et les pas des deux voyageurs dessinaient une trace légère sur la terre sèche.

Ils avaient quitté le Llano del Espinar en direction de l'est, mais soudain, Carmen s'arrêta, le front légèrement plissé.

— Ici... —murmura-t-elle, revenant sur ses pas de quelques mètres. Oui. C'est Nueva Carteya.

Qāsim la regarda avec étonnement.

— Je ne connais pas ce nom.

— Bien sûr. À ton époque, il n'existe pas. Mais à la mienne, il y a un village exactement ici, dans cette vallée. Nueva Carteya a été fondée bien plus tard, mais chaque fois que je viens, je reconnais ce versant, ce profil des collines.

— Cela ne m'étonne pas —dit Qāsim—. Cette terre a toujours été convoitée. Les Ibères, les Romains, même les Wisigoths y ont élevé des fortifications. Nous, à l'époque andalouse, nous en avons profité. Nous les avons renforcées, ou bien

modifiées pour les adapter à nos besoins. Ici, on surveillait et on défendait, mais on vivait aussi dans une certaine normalité.

Carmen acquiesça, les yeux fixés sur l'horizon.

— Tu sais ? Aujourd'hui encore, on parcourt tout cela. Mais à vélo —ajouta-t-elle avec un léger rire—. Il existe des circuits organisés qui traversent les anciens enceintes fortifiées. Ce sont des randonnées populaires, non compétitives. On suit les sentiers qui passent par la Plaza de Armas, El Higuerón... et l'on fait même des haltes pour se reposer parmi les ruines.

— Drôle de destin —dit Qāsim avec un demi-sourire. Mais il vaut mieux découvrir ces forteresses lors d'une promenade de loisir que de risquer sa vie à les conquérir ou à les défendre.

Ils poursuivirent leur marche. Le terrain devenait de plus en plus ouvert, les collines plus marquées dans le profil du paysage.

— Dans le village, il y a un musée —dit Carmen—. Petit, mais géré avec beaucoup de soin pour le patrimoine local d'autres époques. On y conserve des pièces retrouvées depuis des générations, certaines de l'époque andalouse. Il y a même des monnaies et des fragments de céramique.

Qāsim tourna la tête, l'air intéressé.

— Ainsi, les gens de ton époque gardent encore nos choses.

— Oui. C'est grâce à une association citoyenne qu'on a pu ouvrir ce musée il y a quelques années. Elle s'appelle ACEPHACA. Ils se consacrent à conserver, étudier et transmettre le patrimoine archéologique. Ils ont tout fait avec beaucoup d'amour.

— Voilà qui les honore —affirma Qāsim—. Tout ne se perd pas, tant qu'il existe des personnes capables de garder amour et respect pour la mémoire des peuples.

Le vent souffla plus fort au sommet de la colline, et devant eux commençait à se dessiner la silhouette d'une autre élévation.

Qāsim s'arrêta un instant, le regard fixé sur l'horizon.

— Je veux te montrer la forteresse la plus importante de toute cette zone —dit-il d'un ton différent, presque révérencieux—. Elle est très vivante.

Il pointa du doigt une colline plus à l'est, où la terre se soulevait en formes familières.

Carmen plissa les yeux, suivant son geste.

— Je sais déjà laquelle c'est — répondit-elle —. Tu parles de El Higerón. J'ai hâte de le découvrir à cette époque.

Ils reprirent leur marche, tandis que la silhouette du mont se précisait peu à peu à mesure de leurs pas. Là se dressait El Higerón. Depuis la distance, Carmen distinguait déjà le profil des murailles, la forme des tours et un discret mouvement dans les hauteurs.

Lorsqu'ils atteignirent l'entrée principale, deux hommes armés les observèrent du haut d'une structure de garde. Pas d'hostilité, mais une vigilance manifeste.

Qāsim échangea quelques mots brefs avec l'un d'eux, sur un ton ferme mais cordial.

Finalement, on leur permit de passer.

À l'intérieur de l'enceinte, ce qui s'ouvrait devant eux n'était pas un village, mais une garnison active. La fortification, d'origine romaine et renforcée par les Andalous, se maintenait comme point de contrôle. Des soldats patrouillaient sur l'adarme, vérifiaient cordages et poulies, et affûtaient des flèches sur des bancs de pierre.

Une voix grave s'approcha d'un côté :

— Vous êtes bien loin de la plaine pour venir sans charge ni armes. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

L'homme était grand, la barbe poivre et sel, les yeux tannés par le soleil. Il portait le manteau relevé à la ceinture et une courte lance sur l'épaule.

Qāsim inclina légèrement la tête.

— Curiosité... et respect. Cette terre mérite d'être parcourue avec les deux.

Le soldat fronça les sourcils en entendant la voix. Il fit un pas de plus et l'examina attentivement.

— Qāsim ? — demanda-t-il, entre surprise et doute —. Es-tu bien le fils d'Aşbag ?

Qāsim esquissa à peine un sourire.

—Le même. Bien que plus marqué par la route.

L'homme le regarda avec un respect renouvelé et abaissa sa lance.

— Qu'Allah me pardonne ! Voilà des années que je n'entendais plus ce nom par ici. Le sage de Baena ! Maître des émirs et cauchemar des légistes de Cordoue !

Carmen esquissa un sourire discret, surprise.

Le soldat les regarda désormais tous deux avec un autre air et désigna un banc de bois sous un abri improvisé.

— Venez, approchez. Il y a du pain, de la perdrix et des artichauts. Mangez tranquillement, et nous parlerons ensuite.

Carmen et Qāsim s'assirent avec gratitude. On leur offrit un bol de bois rempli de perdrix mijotée lentement, assaisonnée d'herbes et d'épices chaudes. À côté, des artichauts tendres gardaient le parfum de l'ail et d'un vinaigre délicat. Du pain de blé et de l'eau fraîche complétaient le repas.

Pendant qu'ils mangeaient, Carmen observait les blocs massifs de pierre, les tours qui se dressaient au-dessus des murailles et les regards fermes des hommes qui servaient là. Finalement, elle parla.

— À mon époque —dit-elle d'un ton réfléchi— ce lieu est un site archéologique. On l'appelle El Higuéron. Il est visité par des étudiants, des archéologues, même des familles en excursion. On sait qu'il y eut ici une fortification importante... on parle de murailles monumentales.

Le soldat qui les avait accueillis la regarda avec intérêt, en s'essuyant les mains avec un chiffon.

— Et l'on parle encore de nous ?

— Beaucoup. Bien qu'on ne sache pas tout, et que les fouilles continuent encore. Chaque découverte révèle une pièce de plus. On a documenté une occupation depuis le IV^e siècle avant Jésus-Christ... Ibères, Romains, et aussi la vôtre. Il existe même des structures à vous qui sont encore

conservées. Aujourd'hui, il existe un musée dans un village voisin où sont gardées des monnaies et des céramiques andalouses issues de cette terre.

L'homme acquiesça, avec un mélange de fierté et de satisfaction sur le visage.

— Et ce n'est pas seulement dans les musées que cela se conserve —ajouta Carmen—. On le parcourt aussi. Des circuits à vélo traversent les enceintes fortifiées de la région. Moi-même, je l'ai fait une fois. Bien sûr... à ce moment-là, tout cela n'était que ruines.

Qāsim la regarda avec un demi-sourire.

— Des ruines ? Avec une bonne histoire et un peu d'imagination... les ruines cessent de l'être.

La conversation s'allégea entre quelques gorgées d'infusion. Quand l'ombre de la tour commença à s'étirer sur la cour, Qāsim se leva calmement.

— Merci pour l'hospitalité —dit-il en inclinant légèrement la tête—. Nous poursuivons vers l'est. Il y a encore beaucoup que je veux te montrer —ajouta-t-il en s'adressant à Carmen.

Carmen jeta un dernier regard au lieu. Ce bastion actif, solide, plein de traces du passé mais encore vivant, resterait gravé dans sa mémoire sous une autre lumière.

— À la prochaine —murmura-t-elle.

CHAPITRE 4

BAENA

Le soleil de l'après-midi déclinait sur les pentes couvertes d'oliviers lorsque Qāsim et Carmen atteignirent le sommet d'une colline. Une tache blanche de maisons s'étendait sur le flanc du coteau, couronnée par la silhouette d'une antique forteresse.

— Voici Bayyāna —dit Qāsim, s'arrêtant près d'un rocher et levant la main—.

« Une grande forteresse sur une éminence du terrain », comme l'avait décrite al-Iḍrīsī il y a des siècles. Tel un vigile attentif au milieu des champs de blé, des figuiers et des oliveraies.

Il fit une brève pause et ajouta avec un demi-sourire :

— C'est ici que je suis né. Et même si mes pas m'ont mené loin —à Cordoue, à Bagdad, jusqu'à La Mecque—, j'ai toujours porté Bayyāna en moi. Car c'est ma terre.

Carmen contemplait en silence. Les ruelles qui descendaient depuis les hauteurs semblaient couler comme des veines entre les façades blanchies à la chaux, se perdant parmi les toits irréguliers.

— Tout cela est l'Almadīna —dit Qāsim—. Le cœur de la cité. Des murailles de tous côtés, avec un château au sommet et, plus bas, les maisons, les ateliers, les mosquées... D'ici, on contrôle le passage du fleuve et les chemins qui mènent à la campagne et aux terres de l'est. C'est un point clé, autant pour le commerce que pour la guerre.

— Aujourd'hui on l'appelle le quartier de "l'Almedina" —commenta Carmen—. Il reste encore quelques pans de muraille et des portes anciennes, et même une tour qui abrite une salle d'art mudéjar.

— Je me réjouis qu'un lieu comme celui-ci conserve encore son âme —dit Qāsim—. Ici se tissait la vie à notre époque : le souk, les fours à pain, les pressoirs à huile, l'école des mémoires et des lettres... Il fut même la capitale de la cora de Cabra et avait sa propre circonscription administrative.

— Et à mon époque, une fois par an, tout cela change complètement —ajouta Carmen en regardant autour d'elle—. Pendant la Tamborada, l'Almedina se transforme : des centaines de tambours résonnent à l'unisson, comme si le village entier se réveillait d'un coup. Hommes et femmes s'habillent de tuniques noires ou blanches et, durant des heures, ils font résonner leurs tambours dans les rues, et le bourg tout entier tremble sous une explosion d'émotion collective.

— Et que célèbre-t-on ? —demanda Qāsim en la regardant avec curiosité.

— Cela fait partie de la Semaine Sainte, où l'on commémore la Passion et la Mort du Christ —répondit Carmen—. Mais au-delà de l'aspect religieux, c'est une expression collective qui transcende les âges, les croyances ou les idées. Le son du tambour est mémoire, identité... voire catharsis.

— Quelle merveille —dit Qāsim—. Comme tu le vois, à l'époque andalouse les sons étaient autres : l'appel du muezzin à l'aube, les prières du vendredi, le martèlement des chaudronniers, le murmure des conteurs au souk au crépuscule... Mais si quelque chose continue encore aujourd'hui à faire battre à l'unisson ceux qui habitent ce lieu, cela signifie que Bayyāna reste bien vivante.

Ils marchèrent par une rue pavée et bientôt une petite place s'ouvrit : il y avait une fontaine au centre, des bancs de pierre et des lampes à huile qui vacillaient sous la brise. Sous une vigne en fleurs, un groupe d'hommes et de femmes écoutait en silence un jeune qui récitait debout, la voix ferme et les yeux clos.

— Ici, on récite de la poésie —dit Qāsim à voix basse, sans interrompre—. Pas dans de grands salons de marbre froid, mais en plein air, en dégustant un thé et avec la musique du luth en arrière-plan. Certains improvisent des zéjels ; d'autres répètent des muwashshahs apprises par cœur. Amour, foi, désir, moquerie... tout y trouve place.

Le dernier vers arracha un sourire général et un applaudissement contenu. Le récitant inclina la tête avec humilité, tandis qu'un autre se levait déjà parmi les présents, ajustant sa voix pour son tour.

Carmen s'approcha un peu plus de Qāsim et murmura, presque pour elle-même :

— Cela me rappelle le Cancionero de Baena. Bien qu'il ait été composé des siècles plus tard, il recueille aussi des vers semblables à ceux que l'on entend ici.

Qāsim la regarda avec curiosité.

— Le Cancionero de Baena ? —demanda-t-il.

— Oui —répondit Carmen—. C'est un livre qui rassemble cette tradition de poésie populaire et savante. Sans l'influence andalouse, il ne serait pas le même.

— Ainsi, à Bayyāna, il ne reste pas seulement des pierres, mais aussi des vers —dit Qāsim avec un sourire.

Ils continuèrent leur marche et, au détour d'un angle, Carmen désigna un belvédère d'où l'on pouvait apercevoir une partie de la plaine.

— Tu sais ? Quelque part là-bas en bas —dit-elle— on a découvert un petit trésor califal. Des pièces d'argent, des dirhams. On dit qu'il fut caché en des temps d'instabilité, peut-être à la mort d'Almanzor.

— Trésor enfoui, temps troublés. Il n'est pas besoin de beaucoup d'explications —murmura Qāsim—. Et en temps troublés, rien n'est plus précieux qu'une bonne défense.

Il leva légèrement son bâton, en désignant le sommet.

— Le château est proche. Viens. Je vais te montrer pourquoi il est l'une des forteresses les plus imposantes de toute la comarca du Guadajoz.

Le chemin serpentait entre les maisons blanchies à la chaux. Certaines montraient de lourds portails de bois sombre, d'autres des grilles forgées couvertes de pots suspendus. Aux coins des rues, des artisans vendaient leurs marchandises : des paniers pleins de figues, des cruches débordantes d'eau fraîche, des pièces de céramique vernissée alignées le long des murs blanchis. L'air portait un mélange d'odeurs de pain fraîchement cuit, d'épices chaudes et de cuir travaillé.

Ils entreprirent la montée vers le château.

— Ces pierres ont vu des guerres, n'est-ce pas ? —demanda Carmen.

— Bien sûr —répondit Qāsim—. Leur position n'était pas un hasard. Cet endroit était déjà stratégique au IX^e siècle. 'Umar ibn Ḥafṣūn, le rebelle qui se dressa contre Cordoue, s'empara de Bayyāna. D'ici, il défia l'émir et étendit son influence sur toute la campagne. Il fallut renforcer les défenses. La colline devint un bastion.

Ils franchirent l'une des portes et pénétrèrent à l'intérieur de la structure.

— La forteresse est carrée et puissante —poursuivit-il—, avec des tours solides en tapial et en maçonnerie. Certaines, comme celle du nord-est, proviennent peut-être d'époques encore plus anciennes. Il y a une porte qui donne sur la campagne, une autre qui relie à la madīna, et plusieurs tours qui gardent chaque angle. La Tour des Secrets protège l'un des accès les plus importants, et dans l'angle sud-ouest s'élève la grande tour de l'hommage. Du sommet, on domine tout : la ville, les chemins, les oliveraies... jusqu'aux lointaines sierras, les jours de ciel dégagé.

Carmen promena son regard sur le périmètre.

— À mon époque, il ne reste que quelques pans de muraille et trois tours encore debout : celle du Secret, celle des Cloches et celle des Archères —dit-elle—. Au fil des siècles, le château a été transformé. Au XVI^e siècle, il passa entre les mains des ducs et fut peu à peu converti en palais. Ils percèrent des baies, ajoutèrent des pièces, couvrirent des cours et bâtirent des dépendances domestiques. L'aspect défensif passa au second plan.

— C'est ce qui arrive en temps de paix —dit Qāsim—. C'est un bon signe.

— Pourtant —continua Carmen—, le château resta témoin de grands moments au long de son histoire. Gonzalo Fernández de Córdoba, le Grand Capitaine, y fut emprisonné. Plus tard, les Rois Catholiques dormirent entre ses murs. Et déjà, au temps de la guerre civile, on alla jusqu'à construire un bunker à l'intérieur de la forteresse.

La lumière du crépuscule caressait les façades blanchies à la chaux, tandis qu'une brise tiède portait avec elle le parfum terreux de la campagne.

— Viens —dit Qāsim en désignant une étroite descente entre des murs blanchis à la chaux —. Nous n'avons pas encore vu l'âme de Bayyāna dans son entier.

Ils descendirent par une ruelle pavée et atteignirent bientôt une vieille porte de la muraille. La structure était simple, avec une arche en plein cintre et des murs renforcés par des rangées de briques. À côté s'élevait une tour de proportions modestes, mais portant l'empreinte des temps anciens.

— Est-ce le fameux Torreón del Arco Oscuro ? —demanda Carmen en reconnaissant la structure.

— Ce nom semble être venu bien plus tard, mais je suis heureux de savoir qu'il existe encore à ton époque —répondit Qāsim—. Cette tour est l'une des entrées de l'enceinte fortifiée. Regarde ce coude : on ne peut pas le franchir en ligne droite. Ainsi on empêchait quiconque d'entrer en courant ou à cheval. C'était une défense discrète, conçue avec intelligence.

Ils franchirent le passage, et un peu plus loin, les murs d'un magnifique édifice apparurent entre les rues.

— La mosquée aljama de Bayyāna —dit Qāsim, le regard profond et plein de souvenirs—. Le cœur de la communauté.

La façade était sobre, en pierre calcaire et en tapial, et l'harmonie de ses lignes, ainsi que la dignité de sa présence, imposaient le respect.

La cour de la mosquée s'ouvrait sous le ciel, entourée d'arcades simples et de colonnes qui projetaient de fines ombres sur le pavage. Au centre, une fontaine laissait couler un mince filet d'eau dans un bassin de pierre, où plusieurs hommes se lavaient les mains, le visage et les pieds avec recueillement.

— Elle fut construite sous le règne de 'Abd al-Raḥmān II —dit Qāsim à voix basse, comme s'il ne voulait pas troubler la scène—. Non seulement pour prier, mais aussi comme lieu de rencontre et de transmission du savoir. Un centre de vie sociale et communautaire.

Au fond, depuis la base de la tour carrée, s'élevaient les notes longues de la voix du muezzin. Les fidèles, par petits groupes, glissaient vers la salle de prière.

— Le minaret se trouve dans le mur nord —dit Qāsim en le désignant d'un léger geste—. Il n'est pas particulièrement haut, mais sa fonction ne dépend pas de la hauteur. L'appel se fait entendre depuis le souk, et lorsqu'il commence, tout autour semble s'effacer.

Carmen observait le mouvement tranquille des hommes qui entraient et sortaient de l'oratoire, immergée dans la sérénité enveloppante de la mosquée.

— Cela continue de m'étonner de penser que cet endroit, des siècles plus tard, sera une église —murmura-t-elle—. Les prières changeront, les pierres seront recouvertes de plâtre et de retables... mais l'édifice restera là, accueillant les fidèles. Le minaret, par exemple, on dit qu'il demeure encore caché sous la tour baroque qui s'élève à mon époque.

Ils s'arrêtèrent sous un portique latéral, où un vieil homme enseignait à des enfants assis par terre. Ils récitaient à voix basse, répétant des vers qui à peine troublaient le murmure de l'eau.

— Enfant, je m'asseyais ainsi, les jambes croisées, apprenant des sages —dit Qāsim—. Apprendre des anciens est un privilège que l'on apprécie davantage avec les années.

Ils sortirent à l'extérieur de la mosquée et restèrent un moment en silence.

— Viens —ajouta alors Qāsim—. Il y a un autre lieu que je veux te montrer, plus ancien et plus solitaire.

Ils quittèrent Baena et empruntèrent un chemin qui s'élevait parmi des champs ondulés, jusqu'à atteindre une colline rocheuse couronnée de murs de pierre et d'une tour massive, aux angles arrondis. De là, elle dominait la campagne comme un guetteur immobile.

À mesure qu'ils approchaient, le profil de la forteresse devenait plus net : des tours plus petites flanquaient l'entrée, et un couloir d'accès parcourait le mur est, gardé par des meurtrières.

— Voici le Ḥiṣn qui protège les confins orientaux du Califat —dit Qāsim—. Un bastion frontalier qui surveille les routes entre al-Qabriyyīn et Bayyāna. Mais toutes les pierres n'ont pas été posées par nous. Cette structure se dresse sur des ruines anciennes, si vieilles que même les anciens ne les connaissent qu'à travers des légendes.

Carmen le regarda, stupéfaite.

— Alors... c'est Torreparedones —murmura Carmen, reconnaissant enfin l'endroit qu'elle avait tant de fois visité en ruines, désormais vivant et plein de sens.

Déjà à l'intérieur de l'enceinte, ils traversèrent la cour d'armes. D'un côté, on entendait le martèlement d'un forgeron ; plus loin, une femme puisait de l'eau au puits, tandis que les enfants jouaient entre les écuries et les cuisines. Les voûtes du château semblaient solides, les tours reliées par des chemins de ronde, et une brise agitait lentement les étendards.

— Et qui commande ici ? —demanda Carmen, observant les murs renforcés de pierres de taille.

— Un walī au service de Cordoue, bien que cela n'ait pas toujours été le cas. Cette colline a porté de nombreux noms et connu de nombreux seigneurs. Les Ibères y ont élevé jusqu'à trois murailles, plus tard les Romains sont venus et ont laissé leur empreinte sous forme de colonnes, de fondations et de stèles. Même dans le puits —ajouta-t-il en désignant la structure rectangulaire au revêtement rougeâtre— on a trouvé des urnes avec des inscriptions latines ; la plus connue appartenait à la famille des Pompéiens.

Carmen se pencha légèrement, comme si elle cherchait au fond du puits une image lointaine.

— Aujourd'hui, le château est en ruines —dit-elle d'une voix sereine—, mais toute cette colline a été sauvée de l'oubli. C'est l'un des parcs archéologiques les plus importants de Cordoue. La tour est toujours debout, et maintenant les visiteurs marchent parmi les chaussées romaines, les temples anciens et des vestiges comme ce château encore imposant.

Qāsim esquissa un léger sourire.

— Tant que la pierre résistera et qu'il y aura des personnes prêtes à en prendre soin, cette merveille restera vivante.

Carmen tourna de nouveau les yeux vers la tour, essayant de graver dans sa mémoire cette belle structure.

— Il est temps de continuer —dit Qāsim en rompant doucement le silence—. Je veux encore te montrer quelque chose qui a transformé notre manière de cultiver cette terre.

CHAPITRE 4.1.

ALBENDÍN

Ils descendirent des collines jusqu'à la fertile plaine du Guadajoz, où le fleuve, serein et ancien, serpentait entre bosquets, potagers et champs cultivés. Le chemin se rétrécissait à mesure qu'ils approchaient des rives, et le murmure de l'eau se faisait plus clair.

C'est alors qu'ils la virent, au détour d'un méandre du sentier : une grande roue de bois tournant lentement, mordant l'eau avec ses pales et soulevant, dans son ascension, de petits récipients pleins qui déversaient leur contenu dans un canal suspendu sur des piliers de pierre.

Carmen s'arrêta net et la regarda comme si elle reconnaissait une vieille amie.

— C'est elle ! —s'exclama-t-elle—. C'est la noria d'Albendín. À mon époque, il y a une réplique identique. Mes parents m'y emmenaient souvent quand j'étais petite. J'étais fascinée de la voir tourner ; elle a quelque chose d'hypnotique.

Qāsim s'approcha de l'un des culées de pierre qui soutenaient l'axe de la noria. Il posa la main sur la structure et suivit des yeux le cours de l'eau dans le canal, attentif et silencieux. Puis il tourna légèrement le visage vers elle.

— C'est une sagesse ancienne : la technique mise au service du besoin. Cette roue qui tourne sans relâche, nous l'appelons na'ūra. Et elle n'est pas née ici : ses origines remontent aux terres de l'Orient, à la Syrie, aux vallées de Mésopotamie, aux ingénieurs du Tigre et de l'Euphrate. Mais ici, en al-Andalus, nous l'avons perfectionnée, adaptée à nos rivières et à nos besoins. Et grâce à elle, cette terre a fleuri.

Il fit quelques pas et désigna l'azuda, ce barrage bas qui redirigeait le cours de l'eau vers un canal étroit.

— Regarde : tout commence avec l'azuda, qui sert à guider l'eau. Sa structure de pieux, de pierres et de terre dévie une partie du courant vers le canal. L'eau s'écoule alors jusqu'ici, où l'on ouvre ou ferme la vanne —l'aguatocho— et, en frappant les pales, elle met en marche la roue. Sans animaux ni esclaves pour la faire tourner. Rien que la force du fleuve.

Carmen s'approcha, observant comment les cangilones —de petits récipients en céramique fixés au bord de la roue— recueillaient l'eau à son point le plus bas et, grâce à la rotation, l'élevaient pour la déverser dans un canal de pierre soutenu par une structure élevée.

— Et ce canal ?

— On l'appelle añaquil. C'est comme un petit aqueduc. L'eau versée là est conduite par gravité à travers des rigoles qui traversent les potagers. Ainsi toute la plaine est irriguée. Chaque parcelle reçoit son tour. Il y a un calendrier et un maître de l'eau qui le supervise. Tout est ordonné.

— Et cela est courant ?

— Beaucoup. Du Guadalquivir au Segura, des plaines de Grenade jusqu'aux rivières plus modestes comme celui-ci. Les norias permettent d'irriguer des terres qui, auparavant, étaient stériles, libérant ainsi de nombreuses mains, car la noria travaille jour et nuit sans repos.

Carmen se retourna, regardant les champs qui s'étendaient au-delà de la noria. Des paysans travaillaient les sillons, des enfants couraient sur les sentiers de terre, et des femmes remplissaient des cruches dans les canaux. Tout tournait autour de la grande roue de bois.

— Comme tu le vois, c'est le cœur de l'alquería —dit Qāsim—. Là où le fleuve n'arrive pas, la roue ingénieuse prend le relais. Grâce à ces norias, l'agriculture cesse d'être une simple forme de subsistance pour devenir une source de richesse. Elles rendent possible le commerce, assurent l'approvisionnement des villes et permettent même l'exportation. Derrière cette structure, il y a une science. Il y a de l'hydraulique. Il y a de l'ingénierie. Il y a de la précision dans chacun de ses mouvements.

—Et ce son... —dit Carmen, en désignant le grincement monotone des cangilones en versant l'eau.

Qāsim sourit.

—C'est le gémississement de la na'ūra. En arabe, ce nom vient de nawa'ra, « celle qui gémit ». Ce soupir est sa marque, sa voix. Il fait partie de l'environnement.

—Et penser que, des siècles plus tard, on en ferait une réplique. Pour que cela ne s'oublie pas —ajouta Carmen, avec une pointe de tendresse.

Qāsim acquiesça en silence, le regard toujours fixé sur la rotation constante des cangilones. Pendant quelques instants, ils ne dirent rien et restèrent là, savourant cette mélodie.

Au bout d'un moment, ils reprirent la marche.

CHAPITRE 5

VALENZUELA

Le soleil déclinait lentement, teintant d'ambre les collines couvertes de vignes et d'oliviers. La chaleur du jour commençait à s'adoucir, mais dans l'air flottait encore une tiédeur persistante, comme si la terre refusait de céder toute la lumière. La terre, rougeâtre et fertile, avait été travaillée avec soin.

Il était évident qu'il ne s'agissait pas d'un recoin oublié : partout se lisaient des signes de vie. Un groupe de femmes récoltait des légumes au bord d'un ruisseau, tandis que des enfants transportaient de l'eau dans des cruches depuis une fontaine qui jaillissait entre les joncs.

—Cet endroit, c'est Valenzuela —dit Carmen, en contemplant le paysage avec une lueur de reconnaissance—. Enfin... ce qui est Valenzuela aujourd'hui. À mon époque, il y a un village ici, petit mais vivant. Il a des rues étroites, une église, des maisons blanches et une vue magnifique sur la campagne...

—Je ne m'étonne pas —répondit Qāsim—. À notre époque aussi, c'est rempli de vie. Il n'y a pas de grandes forteresses, mais beaucoup de maisons, de vergers et d'ateliers, avec des gens qui savent travailler l'argile, l'eau et le feu.

Ils marchaient entre des champs bien délimités, et bientôt ils atteignirent un ensemble de modestes bâtisses. De l'intérieur s'échappaient la fumée blanche des fours, l'écho du marteau frappant la pierre, et l'odeur caractéristique de la terre humide.

Un homme les accueillit, les mains rugueuses et le regard serein. Il portait une tunique courte, teintée d'ocre, et avait les bras tachés d'argile jusqu'aux coudes.

—Paix sur vous —salua-t-il, sans cesser de faire tourner la roue du tour—. Vous arrivez avec la dernière lumière du jour, et avec elle vient aussi le moment des détails.

Qāsim inclina la tête. —Nous cherchons à apprendre. Pouvons-nous regarder ?

L'artisan acquiesça. Autour de lui s'alignaient des pièces à différents stades : des bols encore frais, des cruches façonnées et des plats décorés attendant l'émaillage.

—Comment obtenez-vous une telle perfection ? —demanda Carmen, émerveillée.

—C'est l'argile qui le permet, si l'on sait l'écouter —répondit l'homme—. Il faut la lire avec patience. Cette terre à nous, rouge et terreuse, retient l'humidité qu'il faut. Je la laisse d'abord reposer, puis je la pétris soigneusement, et seulement alors je la porte au tour. Ensuite, je la laisse sécher à l'ombre, et quand elle est prête, je la cuis.

Il désigna un four bas, alimenté avec des branches d'olivier. À côté, des jarres reposaient, recouvertes d'un vernis verdâtre.

—Ceci est le glaçage —expliqua-t-il—. Nous le faisons avec du plomb calciné et du sable fin, et parfois nous ajoutons des oxydes : le cuivre pour le vert et le manganèse pour les tons plus sombres. Le mélange fond avec la chaleur et crée cette couche brillante qui protège et embellit.

Avec un léger sourire, l'artisan contempla les pièces, satisfait du résultat.

—Ce n'est pas seulement pour faire joli. Le glaçage rend la pièce résistante, l'empêche d'absorber l'eau. Voilà pourquoi nous l'utilisons pour la vaisselle, mais aussi pour les carreaux et les dallages, afin de couvrir les murs et les fontaines.

Il se baissa et souleva avec précaution l'une des pièces.

—Beaucoup pensent que ce n'est que de la simple terre décorée. Mais derrière, il y a de la science et beaucoup d'expérience. Ici, nous mêlons des savoirs anciens : de Syrie, de Perse, de Rome... Tout cela est parvenu jusqu'à nous et nous l'avons perfectionné.

Un autre artisan, plus jeune, s'approcha avec un plateau de carreaux. Sur chacun figuraient des dessins géométriques d'une précision exquise : cercles entrelacés, étoiles, feuilles de vigne stylisées.

—Parfois on me dit que ce n'est que de l'ornement. Mais ce n'est pas le cas. Chaque ligne a un sens. C'est notre manière d'honorer l'ordre de la création.

—Et utilisez-vous toujours ces motifs ? —demanda Carmen.

—Dans les maisons, oui, bien que dans les objets religieux nous évitions toute figure. Mais dans le domestique, il y a plus de liberté. Il n'est pas rare de trouver des poissons, des gazelles et des oiseaux. Parfois, gravés sur des bassins ou des lampes.

Qāsim prit l'un des carreaux avec précaution.

—On dit que l'art est la manière qu'a une civilisation de parler avec elle-même —dit-il sans détourner les yeux de la pièce.

Près du four, une femme modelait de petits bols pour l'huile. Elle avait les doigts tachés d'émail blanc et travaillait avec patience. La lumière chaude et ultime du soir soulignait les veines de ses mains, durcies par des années de pratique.

Carmen la regarda en silence, touchant l'un des bols déjà cuits.

—À mon époque, on trouve des fragments comme ceux-ci partout à Valenzuela. On les étudie, on les classe et on essaie même de les reconstituer. Mais surtout, on les admire.

—Vraiment ? —demanda la femme.

—Oui, au musée local il y a une vitrine entière dédiée à cette époque, même avec quelques pièces de monnaie. Beaucoup de gens viennent contempler de près ces petits morceaux d'histoire.

À ce moment, une autre femme qui avait travaillé près du tour les appela d'un geste affable. Son tablier montrait des traces de farine et de miel.

—Venez —dit-elle en souriant—. Le travail ne tient pas sans nourriture. Aujourd'hui, on sert de l'amaniya avec des briwât. Ce n'est pas un festin de palais, mais cela réchauffe l'âme.

Ils s'installèrent sous une treille basse, prêts à manger. Le parfum était envoûtant : viande nappée de miel et d'épices, noix grillées, et feuilletés croustillants farcis de fromage.

—C'est de l'épaule d'agneau —expliqua la femme en servant—. Nous l'enduisons de miel de romarin et nous le cuisinons avec de la lavande, de la cannelle et du safran. Ensuite nous le laissons reposer avec des noix par-dessus.

—Et ceci... —ajouta-t-elle en désignant les feuilletés— ce sont des briwât. Farcis de fromage frais avec du cumin et du persil. Le secret, c'est de les frire rapidement, pour qu'ils croustillent sans s'imbiber.

Carmen goûta l'agneau avec lenteur, savourant le contraste entre la douceur du miel et l'intensité des épices. Elle ferma les yeux un instant. Puis elle prit l'un des briwât, le mordit avec précaution, et le léger craquement de la pâte céda la place à la fraîcheur du fromage.

—C'est spectaculaire comme tout se combine —murmura-t-elle, la bouche encore à moitié pleine—. Sucré, salé, doux, intense... tout à la fois.

Qāsim la regarda du coin de l'œil, amusé.

—La cuisine andalouse est raffinée —dit-il en se servant un peu plus d'agneau—. Avec l'arrivée des produits d'Orient, comme le riz, la canne à sucre ou les aubergines, nous avons aussi apporté de nouvelles façons de cuisiner. Nous avons appris à servir les plats séparément, les uns après les autres, à soigner la présentation, le rythme du repas. Manger avec élégance est devenu une manière de montrer la culture, d'exercer la civilité.

Il prit une pincée de cumin dans le bol le plus proche et la frotta calmement entre ses doigts.

—Mais la cuisine est aussi mémoire. Chaque épice et chaque combinaison viennent de loin. On a perfectionné les vaisselles, amélioré les fours, affiné le geste des mains. Tout compte : depuis l'argile de l'assiette jusqu'à l'ordre dans lequel on sert.

—Et beaucoup de cela demeure encore à mon époque —dit Carmen.

Pendant qu'ils mangeaient, le soleil se couchait derrière les collines, et le ciel prenait une teinte chaude, entre cuivre et ambre. Carmen leva les yeux, distraite par une forme à l'horizon.

—Là-bas ! C'est le Cerro Boyero !

Qāsim suivit son regard et observa le profil du plateau découpé contre la lumière crépusculaire.

—Oui. C'est une ancienne construction de la fin de l'âge du Bronze. C'était un oppidum turdule, une cité ibère fortifiée.

Il resta un moment silencieux, comme pour relire le paysage de mémoire.

—Le plateau est fortifié. Les murailles furent élevées il y a des siècles, et même si beaucoup de pierres sont anciennes, les hommes les ont renforcées avec d'autres plus récentes. Il y a des tours de guet et des entrepôts creusés dans la roche. Des sources descendent des pentes, et grâce à elles nous cultivons des oliviers, de l'orge et des légumes.

Il tourna le regard vers Carmen.

—De là-haut, on voit toute la campagne du Guadajoz. C'est un bon endroit pour vivre... et un lieu difficile à conquérir.

Il esquaissa un léger sourire.

—Beaucoup sont passés par ses rues : Turdules, Romains, Wisigoths... Nous n'ajoutons qu'un chapitre de plus à son histoire.

Carmen écarta doucement son assiette et laissa son regard se perdre vers le mont.

—Aujourd'hui, c'est un site archéologique —dit-elle sans détourner les yeux de la fortification—. Il est protégé comme Bien d'Intérêt Culturel. Sous ces oliviers, l'histoire dort encore. Lors d'une fouille récente, on a trouvé une citerne taillée dans la roche, comme une baignoire. On a aussi découvert des restes de fours, des monnaies, des scories de fonderie... Certains l'appellent la Numance cordouane. Et ils n'ont pas tort.

Qāsim haussa les sourcils, intrigué.

—Numance ?

—Une cité qui résista jusqu'au bout, et que tous se souviennent aujourd'hui.

Qāsim acquiesça en silence, tandis que le dernier rayon de soleil caressait le flanc de la colline. Le vent apportait des senteurs d'huile chaude, de terre et de feuilles sèches. Rien ne bougeait, hormis les ombres qui, lentement, s'allongeaient.

FIN

—Eh bien —dit Qāsim, levantant les yeux vers l'occident—. Le soleil s'est déjà couché, et bientôt il laissera place à la nuit. Voici venu la fin du voyage... et l'heure des adieux.

Il garda le silence, comme si les mots pesaient.

—J'ai beaucoup appris avec toi, Carmen. Et je suis sûr que toi aussi, tu as recueilli des choses précieuses tout au long de ce chemin.

Carmen le regarda, émue.

—Je ne veux pas que ça finisse —dit-elle à voix basse, presque tremblante—. J'ai vu des choses que je n'aurais jamais imaginées.

Qāsim sourit avec tendresse. Son regard était serein, mais aussi profondément humain.

—Ce voyage ne s'achève pas au réveil, Carmen. Il ne fait que commencer.

Sans ajouter un mot de plus, il la regarda avec un sourire complice, puis fit un pas en arrière. Le contour de sa silhouette se brouilla peu à peu, en même temps que tout le paysage alentour, comme si la lumière et le vent emportaient doucement toute chose vers un autre lieu.

Carmen se réveilla.

Il lui fallut quelques secondes pour reconnaître l'endroit, mais le murmure du Guadajoz la ramena doucement à la réalité.

Elle se redressa lentement, encore un peu désorientée, avec la sensation de revenir d'un long voyage. C'est alors qu'elle remarqua quelque chose dans sa poche. Elle y trouva un petit cheval en bois d'olivier et le reconnut aussitôt : c'était l'un des jouets des enfants de Muqaddam.

Elle le tint entre ses doigts, souriante, et se remit en marche.